

Publier en anglais ou en français? Enjeu pour les jeunes chercheurs en éducation

La question récurrente de la langue de publication

Andréanne Gagné, Directrice volet francophone, Université du Québec à Chicoutimi
Charlaine St-Jean, Directrice associée, Université du Québec en Outaouais
Marilyn Dupuis Brouillette, collaboratrice au comité éditorial francophone, Université de Sherbrooke

Résumé : Dans cet éditorial nous abordons des enjeux liés à la langue de diffusion scientifique, plus particulièrement par rapport aux jeunes chercheurs en éducation. Après un bref survol de l'évolution de ces enjeux au cours des 50 dernières années, notre propos se concentre sur les aspects de valeur des contributions, d'internationalisation de la recherche et d'ancrage culturel des travaux. S'ensuit une réflexion inspirée de notre expérience à tant qu'étudiantes aux cycles supérieurs et éditrices de la RCJCE. Enfin, nous concluons en revisitant les différentes étapes menant à la publication de travaux de recherche par les jeunes chercheurs sous l'angle du choix de la langue de diffusion.

Mots-clés : Langue de diffusion, jeunes chercheurs, publication scientifique

Avant-propos

Dans notre dernier éditorial, nous soulignons l'importance du travail de révision par les pairs pour développer les compétences des étudiants chercheurs (Gagné et St-Jean, 2017), et ce, indépendamment de la langue de publication. Implicitement, puisque nous nous appuyons en partie sur notre expérience en tant qu'équipe éditoriale, nous valorisons la publication en français de nos collègues.

Dans notre plus récent appel de texte (<https://journalhosting.ucalgary.ca/index.php/cjnse/announcement/view/225>), nous invitons, en collaboration avec nos homologues de l'équipe éditoriale anglophone de la revue canadienne des jeunes chercheurs en éducation (RCJCE/CJNSE), les diplômés impliqués dans la lutte aux inégalités politiques, sociales et scolaires à prendre la plume, ou le clavier, et à diffuser les fruits de leurs travaux de recherche.

À travers ce processus, nous nous sommes interrogés, en tant qu'équipe éditoriale d'une revue canadienne bilingue qui œuvre principalement à la démocratisation du processus de publication auprès des jeunes chercheurs, sur notre place dans cette lutte. Devant l'internationalisation de la recherche, les tensions de plus en plus oppressantes vécues par les chercheurs des différents milieux et la place croissante de l'anglais dans le champ scientifique, nous proposons un court texte sur les enjeux de la langue de publication pour les diplômés et diplômées des sciences de l'éducation.

Regard en arrière

La question de la langue dans la diffusion écrite et orale des résultats de recherches scientifiques n'est pas récente. Gingras (1984) rappelle la prédominance de l'anglais dans la répartition des revues à caractère scientifique dès 1969. Dix années plus tard, le sujet était toujours d'actualité avec la parution en 1979 du Livre vert «Pour une politique de la recherche scientifique» qui souligne à nouveau la prééminence de la langue anglaise dans les publications des scientifiques francophones (Gingras, 1984). L'année suivante, le Livre blanc «Énoncé d'orientations et plan d'action pour la mise en œuvre d'une politique québécoise de la recherche scientifique» poursuivait dans cette perspective de réflexion et de proposition, tout comme le colloque «L'avenir du français dans les publications et communications scientifiques et techniques» de 1981 (Gingras, 1984). La situation perdure néanmoins dans le temps, puisque Gingras constate en 2005 que les francophones québécois tendent à publier de plus en plus en anglais.

Une brève recension des revues canadiennes en éducation, réalisées par les éditrices de la

RCJCE/CJNSE préalablement à la rédaction de cet éditorial, a permis de constituer une liste de plus d'une cinquantaine de revues scientifiques dans cette discipline. De cette liste, quatre revues sont tenues par des étudiants diplômés et deux disposent de sections destinées spécifiquement aux étudiants. 15 revues se déclarent bilingues, bien que souvent plusieurs numéros récents ne contiennent aucun article en français. Enfin, 11 d'entre elles sont unilingues francophones, soit moins du quart des revues recensées. D'ailleurs, même si le contenu canadien semble lacunaire de manière générale sur les sites consultés, aucune revue francophone canadienne n'est listée parmi celles ayant un facteur d'impact (<http://www.scimagojr.com/>).

Force est de constater que les enjeux liés à la langue de publication dans les champs scientifiques des sciences sociales, parmi lesquels s'inscrit l'éducation, retiennent l'attention depuis bon nombre d'années (Venne, 2017). À cet effet, nous rappelons ici quelques-uns de ces enjeux soulevés par la recherche. Par la suite, nous présentons notre position à titre d'éditrices d'une revue scientifique bilingue administrée par des diplômés, puis traitons de préoccupations qui concernent les jeunes chercheurs.

Les enjeux liés au choix de la langue

D'emblée, il semble important de rappeler qu'il n'est pas possible de publier un même article dans deux langues différentes. Cette option étant écartée, divers enjeux peuvent être évoqués. Ultiment, comme le souligne Gingras (1984), en référant à Bourdieu (1975), les chercheurs souhaitent maximiser la valeur de leurs productions scientifiques. En ce sens, ils se concentrent sur la dynamique entre le produit, l'endroit de sa diffusion et les utilisateurs potentiels. Plus le bassin d'utilisateurs s'avère important, plus la production est citée, plus la valeur de la contribution augmente et, de ce fait, la notoriété du chercheur qui en est à l'origine. C'est la base de la bibliométrie qui consiste en «une méthode d'analyse quantitative utilisant les publications scientifiques et différents indicateurs pour mesurer la performance de la recherche», et ce, particulièrement en matière de production scientifique (quantité de résultats) et d'impact scientifique (influence des résultats) (<https://www.bibl.ulaval.ca/services/bibliometrie>). Comme le mentionnent Larivière et Desrochers (2015), «on constate sans surprise que l'impact scientifique des articles varie de façon importante en fonction de leur langue [...]. Les articles publiés en anglais obtiennent en moyenne trois fois plus de citations» (Larivière et Desrochers, 2015).

Devant cet état de fait, il semble normal d'assister à une anglicisation des revues nationales (Larivière et Desrochers, 2015). Selon toute vraisemblance, «ce changement de pratiques est dû à cette quête de la visibilité, de l'indexation et de la citation, qui n'est pas étrangère à une certaine conception de l'excellence scientifique» (*ibid.*). Autrement dit, sachant que les articles en anglais ont le potentiel d'atteindre un plus grand nombre d'utilisateurs potentiels, que les revues anglophones sont mieux répertoriées et donc plus facilement accessibles, l'ordre des choses voudrait donc que les chercheurs réservent leurs résultats les plus probants, ceux qui seront les plus cités.

Cette seule perspective, dont le caractère demeure essentiellement quantitatif, ne constitue guère un enjeu à elle seule puisque la conclusion logique voudrait que tous publient en anglais. Toutefois, à ce système de «performance» s'ajoute celui de la recherche scientifique culturellement ancrée dans des sociétés et des milieux dont la langue constitue un incontournable fondement. En sciences sociales, comme en éducation, le recours à l'anglais comme langue de publication peut entrer en contradiction avec les spécificités d'utilisateurs et de contexte qui caractérisent les recherches réalisées (Larivière et Desrochers, 2015). Les résultats de ces recherches étant liés à leur milieu de production et à leurs possibles contextes d'utilisation, notamment ceux francophones, ne profiteraient pas d'être publiés en anglais. Autrement dit, la langue de production et d'utilisation de la recherche devrait-elle orienter le choix de la langue de diffusion?

Fraht (2011) opte pour un angle différent et constate que, sans être visible de nos jours étant donné qu'encore une part importante des chercheurs effectuent leurs recherches, enseignent et écrivent en français, la diffusion systématique en anglais pourrait appauvrir le registre terminologique en français.

«Quand le moment est venu de publier, ils [les chercheurs] traduisent ou adaptent leurs textes en anglais, souvent avec peine. L'anglais vient ainsi par surcroît. Cependant, si leurs compétences linguistiques s'amélioraient et si l'enseignement était fait en anglais, alors il est

à craindre que les terminologies françaises ne soient plus transmises aux jeunes générations, qui se retrouveraient rapidement dans l'incapacité de parler de leurs connaissances dans leur langue maternelle» (Frath, 2011, p.3).

Un questionnement soulevé par Venne (2017) qui réfère également à Gingras, conclut cette section des enjeux; les jeunes chercheurs devraient-ils choisir des thèmes plus «universels» pour pouvoir publier dans plusieurs langues plus aisément?

Notre position de rédactrices et jeunes chercheuses francophones

À la RCJCE/CJNSE, nous sommes conscients de plusieurs enjeux auxquels sont confrontés les jeunes chercheurs en éducation. Nos politiques éditoriales, communes en anglais et en français, visent à leur offrir la possibilité de se familiariser au processus de publication dans une langue ou dans l'autre. Au fil des années, nous constatons que le volet anglophone de la revue reçoit toutefois plus de manuscrits que le volet francophone. Ce qui est d'autant plus vrai lorsque le numéro à paraître a été lancé avec un appel de textes thématique. Nous croyons que le bassin de chercheurs potentiels, encore plus par rapport à des thèmes spécifiques, s'avère plus limité en français qu'en anglais, mais nous n'en avons pas la confirmation. Le seuil d'acceptation des manuscrits reste toutefois élevé dans les deux langues puisque la mission de la revue consiste à accompagner les diplômés et jeunes chercheurs vers la publication de leurs travaux.

Notre position s'appuie non seulement sur notre implication auprès de la RCJCE/CJNSE, mais aussi sur notre parcours en tant qu'étudiantes aux cycles supérieurs en éducation. À titre d'éditrices francophones, nous communiquons presque exclusivement en anglais avec les autres membres de l'équipe éditoriale. Cette tendance à opter pour l'anglais, même lorsque les deux partis sont égaux (nombre, fonction, formation), constitue un bel exemple du mode de fonctionnement dans le champ scientifique québécois. D'Ortun (2006) a également constaté l'importante place occupée par l'anglais dans les études de deuxième et troisième cycle, même si, et c'est notre cas, plusieurs universités francophones persistent à valoriser la recherche et la diffusion en français, tout en sensibilisant les étudiants à l'anglais. Nos parcours comprennent: test de compréhension de textes en anglais lors de l'admission au doctorat, obligation d'une partie de la recension des écrits en anglais, encouragement à mener un stage en anglais, pression plus ou moins importante à communiquer dans des événements scientifiques anglophones pour garnir son dossier en vue d'une carrière universitaire, s'avèrent autant de manifestations des enjeux liés à la langue dans le parcours des étudiants en éducation. Autre exemple de la primauté de l'anglais, même lors d'évènement bilingue, l'atelier de travail tenu par l'équipe éditoriale au congrès de la CSSE 2018 sera réalisé d'office en anglais, la présentation PowerPoint sera, quant à elle, bilingue.

À l'instar de plusieurs auteurs, nous croyons qu'en matière de diffusion scientifique, il convient de voir «au-delà de tout calcul stratégique à court terme [puisque] le monolinguisme intellectuel exclut le chercheur de l'expérience fondamentale de connaître et de s'approprier d'autres modèles et perspectives scientifiques, forgés dans d'autres langues et cultures, et de pouvoir les confronter avec les siens» (Hamel, 2013, p.62). En ce sens, nous nous efforçons de respecter les points de vue locaux des auteurs et n'exigeons pas de références à des points de vue anglophones ou francophones pour assurer une diversité des approches (Frath, 2011), jugeant que les perspectives d'une culture scientifique ou de l'autre peuvent soutenir cette diversité à elles seules au besoin.

Comme l'a déjà indiqué Gingras (1984), les normes inhérentes à une discipline scientifique, tout comme celles de la publication, s'apprennent au cours de la formation universitaire. Notre mission consiste à accompagner les auteurs dans le processus de publications afin qu'ils se familiarisent avec ces normes. Nous estimons également que le bilinguisme d'une revue améliore sa visibilité et la portée des articles qu'elles publient dans les deux langues. Loin de porter ombrage au volet francophone moins volumineux, le côté anglophone participe à son rayonnement. Nous nous inscrivons donc dans la perspective de Hamel (2013) qui invite à développer des stratégies plurilingues pour amoindrir les inégalités entre les langues, notamment en maintenant un espace et des attitudes plurilingues et en promouvant l'utilisation de différentes langues de diffusion.

Jeunes chercheurs, à vous de choisir!

Dès le moment où le jeune chercheur décide d'entreprendre des études de cycles supérieures, il peut effectuer un choix en matière de langue de formation. Ce choix influencera l'atteinte et le maintien d'une qualité de langue nécessaire à la publication (Frath, 2011). Cette décision peut donc avoir des conséquences sur la langue de diffusion de ses résultats de recherche. Par la suite, il se développe professionnellement et définit ses ambitions, notamment par rapport à une éventuelle carrière en recherche (Frath, 2011). Déjà, il peut orienter sa conduite par rapport à sa recherche de gratification, de reconnaissance, du lectorat qu'il souhaite joindre ou de son identité. À plus long terme, encore plus s'il aspire à une carrière en milieu universitaire, il en viendra à mieux saisir le contexte et les enjeux de la langue dans sa discipline. Au fil de l'expérience, il pourra se positionner par rapport à la pression de performance et de dépassement de soi qui caractérise de plus en plus ce parcours professionnel en termes de quantité de publications, du rythme de contributions, de compétitivité, d'avancement et d'évaluation (Bonneville, 2014).

Plus spécifiquement en lien avec la langue et la décision de publier, le jeune chercheur peut se questionner par rapport à son désir, et à l'utilité, de le faire seul ou de cosigner des articles avec des chercheurs de sa discipline ou d'autres champs (Gingras et Larivière, 2005). S'il opte pour le travail collaboratif, il peut alors envisager d'établir des collaborations internationales; une décision de plus en plus fréquente compte tenu de l'internationalisation de la recherche (Gingras et Larivière, 2005). Selon notre expérience au volet francophone de la RCJCE, cette pratique demeure néanmoins assez peu fréquente chez les jeunes chercheurs que nous accompagnons.

Pour orienter le choix de la langue lors de la phase de rédaction, Godbout (2017) invite même à s'interroger sur les personnes qui financent les études au moment de rendre disponibles les résultats. Dans cette perspective, il s'avère pertinent de se demander si les résultats devraient être publiés dans la langue du lectorat qui les finance. Par contre, dans le cas d'organisme subventionnaire bilingue comme le Conseil de recherche en sciences humaines du Canada (CRSH), ce questionnement contribue peu à diriger le jeune chercheur. La question peut alors se poser différemment, à savoir: est-ce que l'objet de recherche est fortement ancré dans le contexte culturel national ou local? (Gingras, cité par Venne, 2017). Si tel est le cas, sans nécessairement orienter vers la langue de publication, puisque nous croyons que la diversification des points de vue reste la voie à suivre, il convient de préciser le contexte et les normes dans lesquels les recherches ont été effectuées. De cette manière, il s'avère possible de rendre les résultats accessibles à l'autre et de pouvoir partager au-delà de la langue et de la culture le fruit des recherches.

À un moment ou à un autre du processus de publication, le jeune chercheur doit sélectionner une revue. Nous ne pouvons orienter le jeune chercheur dans cette direction, sinon assurer que nous sommes en mesure de l'accompagner à la RCJCE/CJNSE autant pour s'approprier le processus de publication en français qu'en anglais. Toutefois, considérant la place importante qu'occupe le facteur d'impact dans plusieurs disciplines scientifiques, mais également le simple désir d'écrire pour être lu, nous invitons les jeunes chercheurs à s'assurer de la visibilité de la revue. Par exemple, pour les revues francophones, cela peut consister à vérifier sur les plateformes web comme Érudit (<https://www.erudit.org/fr/>) puisqu'elles accroissent le rayonnement des articles publiés en français (Larivière et Desrochers, 2015).

En guise de conclusion, nous soulignons que, comme certains auteurs cités dans cet éditorial, nous sommes préoccupés par la pression de performance dans laquelle s'inscrit le choix de la langue de formation, de rédaction et de diffusion, voire d'enseignement. Face à cette pression et conscients que les travaux publiés en anglais permettent d'accéder à des revues dont le facteur d'impact est plus élevé, les jeunes chercheurs prioriseront-ils certaines parties de leurs travaux pour ces revues plus prestigieuses? De quelle manière gèrent-ils cette dualité des langues dans le processus de diffusion? À notre avis, les enjeux de la langue de diffusion ne feront que s'accroître au cours des prochaines années et les jeunes chercheurs en éducation devront prendre part aux réflexions sur ces questions. En terminant, nous les invitons à poursuivre la valorisation des recherches menées en l'éducation, par des contributions individuelles et collectives, dans différents contextes de production et à travers les langues qui les composent.

REFERENCES

- Bonneville, L. (2014). Les pressions vécues et décrites par des professeurs d'une université canadienne. *Questions de communication*, (2), 197-218.
- D'Ortun, F. (2006). Stratégies pour vitaliser l'enseignement et la recherche francophones, véhiculaires de la culture francophone dans un espace scientifique à prédominance anglo-saxonne. *Dialogues et Cultures*, 5, 1345-1350.
- Frath, P. (2011). L'enseignement et la recherche doivent continuer de se faire en français dans les universités francophones. *Voir www.aplv-languesmodernes.org*, 13.
- Gagné, A. et St-Jean, C. (2017). La révision par les pairs pour développer les compétences des étudiants chercheurs. *Revue canadienne des jeunes chercheurs en éducation*, 8(2), 5-7.
- Gingras, Y. (1984). La valeur d'une langue dans un champ scientifique. *Recherches sociographiques*, 25(2), 285-296.
- Gingras, Y., & Larivière, V. (2005). Les pratiques de publication des chercheurs québécois en sciences sociales. *Cahier de l'ACSALF*, 2(2), 10-11.
- Godbout, J. F. (2017). Les cinquante ans de la Revue canadienne de science politique: Le bilinguisme en déclin?. *Canadian Journal of Political Science/Revue canadienne de science politique*, 50(1), 3-11.
- Hamel, R. E. (2013). L'anglais, langue unique pour les sciences? Le rôle des modèles plurilingues dans la recherche, la communication scientifique et l'enseignement supérieur. *Synergies Europe*, (8).
- Larivière, V. et Desrocher, N. (2015). *Langues et diffusion de la recherche : le cas des sciences humaines et sociales*. Repéré à : <http://www.acfas.ca/publications/decouvrir/2015/11/langues-diffusion-recherche-cas-sciences-humaines-sociales>
- Venne, J-F. (2017). *Le dilemme des chercheurs francophones: publier en anglais ou périr?* Affaires universitaires. Repéré à : <https://www.affairesuniversitaires.ca/actualites/actualites-article/le-dilemme-des-chercheurs-francophones-publier-en-anglais-ou-perir/>